

L'INCONNU OU LA FIGURE DU DÉTERRITORIALISÉ DANS *RETOUR À LA CITADELLE* DE JEAN-LUC LAGARCE

CRISTINA VINUESA MUÑOZ

Un. Complutense de Madrid

Introduction

Cet axe thématique a retenu particulièrement notre attention car étant moi-même fille d'immigrés espagnols installés en France, le thème de l'inconnu a été vécu de près. Lorsque j'entendais dire à mon cercle familial ou communautaire que quelqu'un ou quelque chose était un inconnu pour « nous », je ne savais pas ce que cela voulait exactement dire: *Qui, dans cette situation de migration était vraiment l'inconnu : « nous », habitant une France mystérieuse, ou « l'autre », méconnaissant nos us et coutumes?* Nous ignorons encore la réponse exacte, voire si une réponse est nécessaire mais par expérience nous en avons déduit que seul le territoire finissait par s'imposer comme critère majeur de connaissance ou re-connaissance.

C'est pour cette raison qu'en premier lieu, nous réfléchissons à la figure de l'inconnu lié à la notion d'espace en la combinant au territoire. Pour cela nous nous réfèrerons à la notion deleuzienne du territoire en nous appuyant sur l'œuvre théâtrale de Jean-Luc Lagarce (1957-1995), qui à maintes reprises a traité cette problématique en plaçant au cœur de l'action dramatique la figure de l'exilé pour certains, du fils prodige pour d'autres ou personnellement, celle du déterritorialisé. Notre objectif sera donc de voir dans quelles mesures le territoire transforme l'inconnu en *déterritorialisé* en fonction de la relation qu'il entretient avec lui.

En deuxième lieu, si l'inconnu se comprend comme celui qui ne connaît pas en tant que sujet ou comme celui dont on ignore l'existence ou la nature en tant qu'objet, est-il possible d'échapper à ce statut dans la mesure où tout déplacement implique de nouveaux paramètres? En définitive, être déterritorialisé est-ce une caractéristique passagère ou permanente? Et d'ailleurs, est-il possible ou même nécessaire d'y échapper?

1. *Sortir c'est s'aventurer* ou l'origine du déterritorialisé

Gilles Deleuze affirmait dans son *Abécédaire* lorsqu'il décrivait le comportement animal, qu'il était principalement question d'appartenance ou d'abandon à un territoire. Ce comportement est applicable à l'homme dans la mesure où l'on constate qu'en observant l'histoire d'un pays ou sa politique, l'appartenance à un territoire, son désir de possession et de conquête exception faite des peuples nomades, a constitué l'une des caractéristiques fondatrices du groupe humain et sa principale motivation. On pourrait dire par extension que bien souvent, le territoire fusionne avec l'identité : on parle par exemple de territoire national français. Pour ma part, je suis française car si je suis née sur le territoire français, bien que mes parents soient espagnols.

Autrement dit, l'espace détermine la nature de l'être, son appartenance à un groupe et par là, sa reconnaissance vis-à-vis de la collectivité. On peut donc se demander ce que deviennent ceux qui sortent de ce territoire : appartiennent-ils alors de la même façon à la collectivité, sont-ils reconnus par ceux qui l'ont quitté? Et c'est là que la notion de *déterritorialisé* intervient. Celui qui décide de sortir, devient inconnu tout d'abord ailleurs, car il méconnaît le territoire dans lequel il va s'installer, mais il devient aussi inconnu pour les habitants de son territoire d'origine, en adoptant des coutumes étrangères. Cette décision, ce risque, Deleuze le nomme aventure car il précise que *sortir, c'est s'aventurer*.

À en croire l'étymologie du mot *aventure* qui vient du latin populaire : « adventûra », qui signifie *ce qui doit arriver*¹. Le motif de ce déplacement entre en rapport avec l'idée d'accepter de se mettre en action, de se construire, de vivre. On devient inconnu lorsqu'on se déterritorialise et que l'on veut vivre. À ce propos, Jean-Luc Lagarce a toujours défendu férocement cette idée. Il dit d'ailleurs non sans ironie de son meilleur ami Dominique H qui n'a jamais voyagé dans son journal :

Dominique ne va pas mal du tout. Je veux dire par là qu'il est confortablement installé dans une nonchalante lassitude face au reste du monde. Cela lui va très bien au teint. J'avouerai que tant de volonté à ne jamais rien faire, à ne jamais rien changer, vouloir changer, au cours des choses me fascine parfois... et m'inquiète souvent (Thibaudat,

¹ *Grand dictionnaire étymologique et historique du français* (2001). Paris: Larousse, 2001: 73.

2007: 11).

Le concept de rester au même endroit toute une vie, rejoint de façon sous-jacente l'idée de l'attente. Cette idée, avec celle de vouloir vivre, d'appartenir à un territoire et de le défendre quelles qu'en soient les conséquences, demeure une idée qui obsède l'auteur et que l'on retrouve comme leitmotiv dans la plupart de ses créations. Sa pièce *Retour à la citadelle*, en sera le plus clair exemple. En effet, il s'agit d'un microcosme où il ne se passe rien ou presque, il est montré une société qui attend, et où le domaine de l'*avoir*, finit par fusionner avec l'*être*. Les personnages stagnent et la situation propose une pensée en boucle : vivre sur un territoire qui ne propose pas d'ouverture enferme-t-il ou est-ce cette société apathique qui fait du territoire un espace stérile? Le résultat fera fusionner les deux réponses possibles : les deux éléments ne font plus qu'un. Autrement dit, les personnages deviennent le territoire et le territoire les définit : l'être et l'avoir se superposent. C'est ainsi que celui qui reste apparaît comme un *être-là*, inscrit dans un quotidien qui le responsabilise et le sclérose. Dans ces conditions, il est aisé de deviner dans cette volonté d'abandonner le territoire, un besoin de liberté, de légèreté, de changement.

Retour à la citadelle confronte donc ceux qui possèdent le territoire et qui n'en sortent sous aucun prétexte, avec ceux qui l'ont quitté. Gilles Deleuze précisera du territoire : « Le territoire, c'est le domaine de l'avoir, les propriétés » (Deleuze, 2004), territoire contiendrait donc ce qui est propre à l'animal ou à l'individu qui en est propriétaire. Cette surface représenterait le champ qui caractérise et définit l'individu simultanément. Le territoire, par cette série de critères, fait partie de l'individu et d'une certaine façon possède celui-ci. Cette remarque nous amène à poser la question autrement en allant un peu plus loin. Cela reviendrait à dire que le territoire est du domaine de l'avoir et simultanément aussi, celui de l'être, si bien que la possession sera réciproque : l'individu possède un territoire, en même temps qu'il est possédé par lui. Voyons maintenant le rapport qu'entretiennent les personnages de *Retour à la citadelle* avec le territoire. Pour rappeler rapidement la fable, il s'agit d'accueillir un nouveau gouverneur pour lui léguer ses nouvelles fonctions (le nouveau gouverneur étant le fils disparu depuis dix ans sans donner de nouvelles à sa famille, qui elle, réside depuis toujours dans la ville).

À cette réunion participent les membres de la famille du jeune homme, un ami

d'enfance et les anciens gouverneurs. Cette réunion deviendra une occasion inespérée de dire ce qui n'a jamais pu être dit concernant cette « lâche » disparition du jeune homme selon le point de vue de la famille et de toute l'assemblée et de faire le (triste) bilan des dix années écoulées en son absence.

Dans tous les cas, l'espace est l'actant principal : il sert de refuge pour certains, mais aussi de coupable pour d'autres. Et les conflits tourneront autour de la connaissance de ce territoire. La sœur ira jusqu'à dire que son frère disparu depuis si longtemps ne les connaît pas, car il ne connaît pas la ville. Mais la fusion entre le territoire et l'individu est particulièrement visible et drôle chez L'Ancien Gouverneur et sa femme. Pour eux, la construction sociale et professionnelle passera par la construction du territoire. Appartenir à un territoire c'est avant tout lui attribuer des critères de qualité qui feront de ce lieu un territoire digne :

L'Ancien Gouverneur. – (...) Non seulement, il s'agissait de prendre possession du Palais du Gouverneur, d'y installer nos meubles, mon bureau et les dossiers secrets et confidentiels relatifs à la mission confiée... (...). Non seulement il s'agissait de se maintenir dans la place, de s'y faire respecter avec l'autorité adéquate ... mais aussi... c'est naturel, tout particulièrement dans les premiers temps (n'est-il pas mal habile de taper trop fort et tout de suite ?) ... (...) il s'agissait pour nous, c'était notre mission, de faire par-dessus tout et à tout prix admettre la souveraineté de l'Etat (...). Cette mission en cache une autre, celle de faire accepter une espèce d'ordre « naturel », traditionnel, où construire une maison, fonder une famille et adopter une bonne conduite est primordial pour évoluer en tant qu'individu adulte et responsable. Telles sont les conditions à accepter et à appliquer pour appartenir à cette société, ce territoire. Cet ordre est accepté par tous ceux qui appartiennent à ce territoire et veille à son invariabilité (Lagarce, 2000: 161).

Les résidents de ce territoire ne semblent ni vouloir, ni pouvoir changer l'ordre des choses, malgré un ennui évident et une attitude d'attente permanente. Les personnes qui appartiennent à cette terre et en sont appartenues, se situent à mi chemin entre la lassitude et la résignation : « La Mère. – Et nous, là, tout ce temps, tout de même ! Et nous, là, ridicules, à attendre en vain (...) » (*idem*: 158)

C'est ainsi que l'arrivée inespérée de celui qui n'a fusionné ni avec le territoire, ni avec l'ordre instauré, perturbe les habitants, en particulier les membres de sa famille qui en profitent pour lui reprocher ce départ, vu comme un abandon, et ce refus, comme un acte irresponsable.

La Sœur. – (...) « Toujours cette façon bien à lui (...) cette manière inimitable d'être là quand il ne faut pas, là où il ne faut pas. » (...) Longtemps déjà, de lui-même, il aurait pu se rendre compte, jeter un coup d'œil sur sa propre vie. Mettre à jour l'absurdité de son existence, en tirer les conséquences qui s'imposent et qui sait? Découvrir un raisonnement (...). « Tout cela en pleine lumière, et bâtir, pourquoi pas?, (...) une théorie, une ligne de conduite ». Presque rien, se donner, à l'âge qu'il a, quelques principes élémentaires de vie, changer (...) » (*idem*: 157).

La réplique de la sœur ci-dessus, critique par une espèce de logique inversée le manque de curiosité, la suffisance, l'ancrage de ces petites sociétés isolées du progrès, du reste du monde, où seule compte leur vision étroite du monde pensant que le monde tourne autour d'elles. Ceci nous rappelle La cagnotte d'Eugène Labiche que Lagarce monta précisément quatre ans plus tard, où il précise cette pensée lors d'un entretien avec justesse : <http://www.theatre-video.net/video/Jean-Luc-Lagarce-La-Cagnotte> (2'06/3'00 min).

On comprend mieux pourquoi Lagarce insiste sur l'éloignement géographique : seule la sortie du territoire permet la construction vitale. Le concept de l'inconnu chez Lagarce est donc intimement lié à celui du déterritorialisé lagarcien dans la mesure où il devient personnage à part entière, action dramatique et moyen de l'action.

2. Pourquoi s'aventurer hors du territoire?

Nous comprenons peut-être mieux maintenant, le geste de l'inconnu : il sortirait du territoire pour vivre. Toutefois les autres ne le comprennent pas, et interprètent ce départ comme un geste hautain et dédaigneux. A ce sujet, La sœur dira de son frère :

La sœur. – (...) Ce que je n'aimais pas, dans ce départ, cette volonté qu'il avait de nous quitter, dans ce choix qu'il faisait... ce que je n'aimais pas c'était ce jugement qu'il portait sur notre Ville, notre Monde, cet endroit où nous vivons (...) » (*idem*: 176).

Cette réplique surprend. En effet, le regard qui blesse, placé au cœur du drame, n'est pas celui du groupe sur l'individu mais l'inverse. Mais cela ne pouvait pas en être autrement puisque là encore, le regard de l'inconnu est une métonymie de la différence, de la curiosité, du changement. Le jugement du frère n'est en réalité qu'une fenêtre vers l'extérieur, un regard neuf qui ébranle l'inébranlable. Rester dans un territoire c'est accepter une autorité, la souveraineté d'un état, un ordre social professionnel, et surtout, la matérialisation d'une résignation et d'une attente tournant à vide, non sans rappeler d'ailleurs le théâtre beckettien. Cette acceptation passe par l'acceptation d'un système politique et social basé sur la tradition, le respect de la famille et de la hiérarchie sociale. Celui qui quitte le territoire refuse tout cela, considère une construction vitale toute autre basée sur la curiosité, la variabilité, la différence. La construction se fera donc ailleurs, dans un autre système.

Pour cela, le déterritorialisé se reterritorialisera ailleurs. Jean-Luc Lagarce ne mentionne cette quête que par touches subtiles, la cause et la conséquence d'une telle action étant l'objet principale de la tension dramatique proposée. En effet, la plupart des pièces de Jean-Luc Lagarce tourne autour d'un point central que nous pourrions qualifier paradoxalement de « rétroactif en puissance », car l'événement s'est potentiellement réalisé dans le passé, hors champs. En conséquence, ce sera de ce point que découlera toute l'action dramatique à laquelle le spectateur assistera lors de la représentation.

Et cette fable est à son tour liée de façon virtuelle, à une sortie du territoire antérieure et hors scène à l'action présente (une déterritorialisation), et à une entrée dans le territoire (reterritorialisation) qui est symbolisé par la scène. Un fils incompris par sa famille, un ami fâché avec son cercle affectif, le jeune frère d'une famille chassé par son père, autant de conflits qui entraînent une sortie du territoire nécessaire. Cette période initiatique étant terminée, l'inconnu revient dans ce territoire « maudit ». Le moment de la représentation coïncide précisément avec cette reterritorialisation.

3. Pourquoi donc se reterritorialiser ?

Si l'on sait qu'être inconnu est une attitude volontaire voire nécessaire car vitale, il reste à expliquer la raison du retour. Refuser l'autorité instaurée semble être claire : le déterritorialisé ne revient pas pour « revenir sur le droit chemin », ni pour appartenir à

nouveau à ce territoire, il est plutôt la matérialisation d'un échec hors scène. Le retour au territoire, à la citadelle manifeste l'acceptation du système par dépit, en raison d'une expérience vitale décevante :

« Le Nouveau Gouverneur. – Au point où j'en étais... tous ces grands et jolis rêves disparus en fumée... au point où j'en étais, qu'est-ce qui pourrait m'arriver de mieux? ... (...) » Est-ce que ce n'est pas ainsi que je dois finir ? » (*idem*: 190).

Le désespoir est si évident qu'au lieu d'entendre *finir*, le spectateur aurait presque l'impression d'avoir entendu *mourir*. La place de la mort au théâtre est également un sujet en relation directe avec l'inconnu et l'espace. En effet, un corps absent ne permet pas le deuil et pour qu'il y ait deuil, il faut un aveu. Le deuil existe si on délie la langue, si le secret est levé. Ici, il n'y peut-être pas de mort scénique mais le nouveau gouverneur en revenant et en avouant son échec, pose une mort symbolique, il fait le deuil de cette tentative de liberté. De la même façon que Deleuze insiste sur le fait que tout animal cherche son « coin » pour mourir, le personnage lagarcien, cherche un territoire pour accepter la fin de cette quête. Il a fallu qu'il *parte pour vivre et qu'il revienne pour mourir*.

En définitive, posséder, *avoir* un territoire revient à devenir, à *être* ce territoire. Marquer des limites dans l'espace, renvoie à marquer des lignes de conduite. Appartenir à un territoire c'est appartenir à un système, intégrer un ordre bien précis, adopter une posture d'*être-là*, d'attente, de fixité, tel un bout de terre. Celui ou celle qui franchit le seuil du territoire revendique son statut de déterritorialisé pour se défaire des propriétés physiques et morales que lui conférait son appartenance, il cherche à s'affranchir des règles et rester l'inconnu vis-à-vis des autres. Son retour fait-il de lui un individu connu et reconnu?

La réponse n'est pas tranchée car quand bien même il décide de revenir, cela ne fait pas de lui un individu « comme les autres », son détachement au territoire lui a ôté en quelques sortes le droit de reconnaissance. Il devient à son tour un déterritorialisé rétroactif en puissance. Son geste fait par le passé marque le présent, et présuppose un avenir. Le tragique de *Retour à la citadelle* vient de la toute-puissance de l'immuable : comme le territoire ne change pas, il en est de même pour ses habitants et leurs pensées. Tout reste en l'état, et les réalités terrestre et matérielle restent la seule palpable, et

donc, réelles.

Conclusion

Nous pourrions en conclure que partir pour vivre, revient en quelques sortes à partir pour rêver. Comme la rêverie n'est pas une option envisageable dans le territoire parmi les autres, il faut en chercher une autre qui le permette. Cette constatation mène ainsi à une piste de réflexion : Ce positionnement de l'inconnu lagarcien n'entraîne-t-il pas un isolement ? La déterritorialisation implique-t-elle forcément un rêve en solitaire, une quête individuelle ?

Bibliographie :

- ABIRACHED, Robert (2001). *La crise du personnage dans le théâtre moderne*. Paris: Gallimard.
- DELEUZE, Gilles (2004). *L'Abécédaire*, entretien avec PARNET CLAIRE filmé par Editions Montparnasse, 3 DVD, 453 min.
- GUENOUN, Denis (1997). *Le théâtre est-il nécessaire ?*. Saulxure: Circé / Poche coll. Penser le théâtre.
- LAGRACE, Jean-Luc
(2000). *Théâtre complet II. Les Solitaires Intempestifs*.
(1982). *Vagues souvenirs de l'année de la peste*.
(1983). *Hollywood*.
(1984). *Retour à la citadelle*.
(1985). *De Saxe, roman*.
(1986). *La Photographie*.
- SARRAZAC, Jean-Pierre (2004). *L'Avenir du Drame*. Saulxure: Circé.
- SZONDI, Peter (1983). *Théorie du drame moderne. 1880-1950*. Lausanne: L'Âge d'homme.
- THIBAUDAT, Jean-Pierre (2007). *Le roman de Jean-Luc Lagarce*. Besançon: Les Solitaires Intempestifs.
- VITEZ, Antoine (1998). *Le Théâtre des idées*, anthologie proposée par Danièle Sallenave et Georges Banu. Paris: Gallimard.
- (1994). *Écrits sur le Théâtre I, L'École*. Paris: P.O.L.